

Construction d'une identité : réflexions sur la formation psychanalytique

Rencontre avec Michaël Parsons
Journée scientifique SPRF du 20 avril 2013

Réponse à Michaël Parsons par Catherine Desvignes

La lecture de votre article : « La désidentification œdipienne : au nom du fils, au nom de la fille » (Le Fil d'Edipe, Annuel de l'APF 2012) a été l'occasion d'une première rencontre avec votre pensée. Il se trouve que ce texte m'a amenée à envisager le processus de formation sous l'angle des mouvements d'identification et de désidentification à l'œuvre dans les espaces de formation et plus particulièrement dans celui de la supervision.

Dans ce texte, vous développez combien le processus de désidentification s'avère nécessaire et créatif dans l'accès à une identité sexuée pour le fils comme pour la fille, sachant que l'identification est le socle sur lequel se fera le dégagement que vous nommez à juste titre : désidentification. Je vous cite : « *Car si elle est à l'origine une nécessité qui favorise la créativité, l'identification devient une contrainte dont il faut se libérer pour parvenir à en faire un usage autonome. Ceci requiert un processus actif de désidentification* ». Votre développement m'a paru faire une large place au non de l'enfant pour se dégager de l'identification œdipienne. J'y reviendrai.

De là, je reviens à l'un des points que vous développez ici, dans votre exposé, *l'identité de l'analyste* et sa mise en travail et en forme au cours de l'analyse personnelle, des supervisions et tout au cours de la formation analytique. En ce qui concerne la construction de l'être analyste, identification et désidentification sont, bien sûr, des étapes nécessaires pour se frayer un chemin vers un style, une identité, une façon singulière d'être analyste, mais ce travail suppose, me semble-t-il une assise identitaire solide et une capacité d'être suffisamment dégagé des enjeux narcissiques que la formation peut alimenter voire même renforcer. Un cheminement entre identification et désidentification affecte nécessairement les modalités des liens entre analyste en formation et analyste formateur, et ceci, tout particulièrement dans l'espace de la supervision. Dans cette perspective, en vous lisant, ne pourrait-on pas à votre suite envisager que « *la désidentification ne marque pas la clôture d'un processus mais plutôt l'ouverture à de nouveaux horizons.* » ? Pourriez-vous préciser ce que ce dégagement là suppose tant du côté de l'analyste en formation que de côté de l'analyste formateur ?

Pour rester sur cette notion d'identité analytique qui, sûrement, va faire débat entre nous, je vous propose, en lien avec ces mouvements d'identification-désidentification, de questionner : Quelle place pour le non dans la supervision ? La possibilité, la capacité de dire non, de penser autrement, de diverger sur des questions analytiques et de le soutenir dans une pensée libre, non assujettie, n'est-elle pas une des conditions permettant de s'individuer en tant qu'analyste et de construire ce que peut-être l'identité analytique ? La place pour une réflexion critique et pourquoi pas conflictuelle, peut alors favoriser le dégagement de liens d'emprise théorique et clinique constituant une entrave au déploiement de sa propre pensée. Un tel dégagement peut alors constituer une des voies d'accès à ce que nommez l'identité analytique. Sachant que la place du non est essentielle pour être assuré de son nom, être nommé et assuré de l'être, arrêtons nous sur les entraves, impasses et issues à la construction de l'identité et par conséquent de l'identité analytique. On pourrait idéalement penser que l'identité du sujet se construit dans sa propre analyse et que l'être analyste se construira naturellement par la suite, notamment dans son parcours de formation. Or nous constatons régulièrement qu'une analyse n'est en rien une assurance tout risque quant à l'identité de l'analyste. Etre analyste ne se construit pas à coup de supervisions, de séminaires cliniques, voire même de tranches avec des analystes chevronnés. La formation analytique serait-elle

aussi mission impossible tout comme le métier d'analyste ? Ne pourrait-on pas penser qu'elle ébranle toujours les assises narcissiques, peut convoquer des troubles de penser, voir des vacillements identitaires et même convoquer des vécus traumatiques infantiles non rencontrés jusque là ? L'écoute et le négoce quotidiens avec les démons de l'inconscient ne laissent pas indemne et avec quels effets sur l'identité analytique des analystes formateurs ? En effet, une formation qui avance ne fait-elle pas bouger les lignes pour tous les analystes impliqués dans ce parcours ? Un processus de formation qui se veut analytique touche, affecte les positions inconscientes à l'œuvre de tous les analystes concernés, analystes en formation, analystes formateurs. Ce développement qui peut vous paraître pessimiste, permet d'envisager les questions et difficultés de la formation au delà des procédures, des modèles de formation et des théories les sous-tendant ? Quand on évoque les fantasmes originaires à l'œuvre dans les liens de formation, et que l'on souligne les effets de ces fantasmes castration, séduction et scène primitive, l'on se donne des repères pour penser mais, en aucun cas, des remèdes pour panser les plaies de la formation et de ses effets. Peut-être a-t-on à renoncer à certains idéaux, tout en maintenant le cap de la rigueur dans l'écoute de la clinique de l'autre.

Pour l'analyste en formation, la construction l'identité analytique ne serait-elle pas favorisée par un processus de formation personnel et singulier ? A chacun son rythme et son processus de formation, à chacun ses chemins de traverse, ils ne peuvent être modélisés, la créativité, la liberté de penser n'est-elle pas à ce prix ? C'est là que l'on touche au paradoxe de la rencontre entre l'institut qui forme et le processus de formation singulier pour chacun. En effet, il s'agit de trouver ses formes, ses contours, ses pensées, de trouver son style dans une altérité et dans une singularité qui ne nie pas l'héritage, mais qui l'intègre tout en le transformant. Un travail qui nécessite de se séparer de certains objets, de certaines identifications pour en acquérir d'autres. L'espace de la supervision ne serait-elle pas un des lieux privilégiés pour que l'héritage freudien et post freudien bien sûr, mais aussi celui plus proche, reçu dans les expériences analytiques qu'elles soient personnelles ou de formation, puisse être remis en jeu et réapproprié ? Un héritage qui, dans le débat entre superviseur et analyste, sera sous tendu et entendu, en tenant compte des transferts à l'œuvre pour les deux partenaires. Ainsi, quand vous nous parlez du courage d'être vulnérable en tant que formateur, nous parlez-vous aussi d'un étayage identitaire solide certes, mais toujours mobile du côté de l'analyste qui analyse et du côté de celui qui envisage de transmettre.

Dans votre propos, un mot m'a retenu, celui de posture analytique, un mot qui parle et qui mérite d'être précisé. Qu'entendez-vous par posture analytique ? S'agirait-il de se maintenir dans une écoute flottante et, pour rester dans le cliché, de se maintenir dans une neutralité bienveillante bien que toujours illusoire ? Pourriez-vous développer et préciser ce que vous entendez par posture analytique dans le cadre plus précis de la supervision ? Est-ce une position, un régime de l'écoute qui se tiendrait à mi chemin de l'écoute du matériel clinique comme un rêve et d'une écoute débusquant les failles au plus près d'un verbatim dont l'on connaît la visée de maîtrise ? La posture analytique dans le cadre de la supervision, ne serait-elle pas favorisée par la prise en compte de différents paramètres en jeu ? Soit :

- Le transfert sur le patient de l'analyse évoquée
- Le transfert inconscient sur l'analyse
- Le transfert inconscient sur la formation et l'institution analytique de référence pour les deux partenaires, candidat et superviseur

Un des points que vous soulignez et qui a toute son importance dans la construction de l'identité analytique, consiste d'avoir le courage d'être vulnérable, d'être faillible, et dès lors, de permettre à l'analyste en formation de lâcher prise et d'avoir une parole la plus libre possible et ouverte aux lapsus, actes manqués, oublis, qui toujours parlent de l'inconscient à

l'œuvre dans cet espace là. A vous lire, il s'agit, me semble-t-il, de préserver une position d'écoute asymétrique, un peu décalée et assurée identitairement, c'est-à-dire éloignée d'un prêt à porter analytique qui prônerait la bonne façon d'écouter et d'interpréter. Et toujours, préserver l'écoute des enjeux narcissiques, des réactions émotionnelles, des mouvements de rivalité et d'envie à l'œuvre dans tout groupe d'analystes dont l'ensemble peut toujours évoquer une fratrie non dénuée de restes de horde primitive.

Enfin, dernier point, vous nous avez parlé des deux modèles de formation, le modèle Eitigon et le modèle français, j'ai été formée en France dans les années 70 et pour moi il y avait surtout le modèle freudien et le modèle lacanien. Vous qui connaissez un peu de l'intérieur les deux modèles : le modèle Eitigon et le modèle français, que pensez-vous de leurs effets spécifiques sur la formation ? Que pensez-vous du dégagement des mouvements d'emprise clinique et théorique de part et d'autre ? Je ne pense pas que qu'un modèle permette plus que l'autre l'évitement d'enjeux de domination-soumission, d'assujettissement et d'emprise. Est-ce leur repérage et leur accès à l'élaboration dans les espaces de formation qui diffère ? La question de l'assujettissement dans la formation me paraît fondamentale ; quel que soit le modèle de formation, aucun analyste formateur n'est, me semble-t-il, à l'abri de telles positions, et c'est sur ce point que je voudrais encore vous entendre, après vous avoir remercié de nous permettre d'en débattre avec vous et entre nous.